

siècle de notre ère. D'une autre part, il est difficile de la croire postérieure à la première invasion des Arabes en Nubie, qui est de l'an 20 ou 21 de l'hégire (1) (641 à 642 de notre ère). Ainsi, je ne pense pas qu'on s'éloigne beaucoup de la vérité si l'on en place l'époque vers la fin du VI.^e siècle. Les Blémyes ne tardèrent sans doute pas à embrasser la religion chrétienne; peut-être même leur conversion fut-elle la suite des deux expéditions de Silco. C'est alors que plusieurs des temples païens de la Nubie inférieure furent convertis en églises chrétiennes.

Il me reste maintenant à expliquer pourquoi cette inscription d'un roi chrétien de la Nubie est écrite en grec, et pourquoi nous y reconnaissons les formes que cette langue avoit prises à Constantinople vers les VI.^e et VII.^e siècles de notre ère. Cette recherche peut conduire à quelques aperçus nouveaux qui intéressent à-la-fois la géographie et l'histoire de ces contrées; ce sera le sujet d'un troisième et dernier article.

LETRONNE.



CHANTS POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE, recueillis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements et des notes, par C. Fauriel. Paris, chez Firmin Didot père et fils, rue Jacob, n.° 24, et chez Dondey-Dupré père et fils, rue Richelieu, n.° 67, 1824 et 1825, 2 vol. in-8.°

LORSQUE, au milieu du XV.^e siècle, Constantinople et la Grèce tombèrent au pouvoir d'une nation essentiellement ennemie de la religion chrétienne et de la civilisation qui en fut le bienfait, un deuil général se répandit dans le reste de l'Europe; tous les amis de la religion, de la liberté civile, des lettres, des sciences et des arts, craignirent et durent craindre que ce voisinage de barbares ne devînt funeste autant qu'il paroissoit honteux. En effet, ce voisinage n'étoit-il pas une honte et un danger pour des peuples dont les aïeux avoient rejeté au-delà des mers la lutte sanglante que les agressions des sectateurs de l'islamisme avoient d'abord portée en Europe, et qui devenoit désormais inévitable entre des guerriers que pousoient aux

(1) Ét. Quatremère, *Mém. géogr.* II, 39.

combats l'exaltation de leurs sentimens religieux et la rivalité de leurs croyances!

Le souvenir de la catastrophe terrible qui placa les musulmans aux portes de l'orient de l'Europe, s'est prolongé long-temps, et il a souvent excité les regrets et les plaintes des écrivains généreux qui prenoient un juste intérêt à la gloire de la chrétienté.

Un siècle ne s'étoit pas écoulé, lorsque ce poète célèbre dont la brillante imagination ne sembloit destinée qu'à embellir du charme d'un style animé, riant et pittoresque, les fictions les plus ingénieuses, les tableaux les plus séduisants et les récits les plus variés, l'Arioste, se souvenant que la destination primitive de la poésie fut d'exciter dans le cœur de l'homme les nobles pensées, les fécondes émotions, qui le rappellent aux devoirs de la religion, de la morale, et au sentiment de sa propre dignité, le chantre de Ferrare, interrompant tout-à-coup les narrations piquantes qui amusoient une cour dont les princes se vantoient d'avoir fourni un héros à la conquête des lieux saints, s'adressait aux rois et aux puissans de l'Europe, et s'écrioit :

« Si vous voulez acquitter noblement vos devoirs de chrétiens, si
» vous voulez du moins être dignes de ce beau titre, pourquoi com-
» battre des hommes qui adorent le Christ, leur ravir la vie ou les
» dépouiller de leurs biens ! Et cependant l'impur Musulman occupe
» Constantinople et la meilleure partie du monde !

» Ah ! les immenses richesses du Turc ne sont pas loin de vous ;
» chassez-le de l'Europe, CHASSEZ-LE DU MOINS DU REPAIRE QU'IL
» S'EST DONNÉ DANS LA GRÈCE (1). »

Ces nobles accens retentissoient dans l'Europe ; et ce grand et infortuné poète, qui trouva sa gloire en consacrant son talent à célébrer sa patrie, Camoëns, dont les sentimens élevés étoient soutenus à-la-fois par les inspirations de la vertu et par l'enthousiasme du génie, répondant au poète italien, s'écrioit à son tour :

« O malheureux chrétiens ! seroit-il vrai que vous soyez nés de ces

(1) Ariosto, canto XVII.

St. 75. Se cristianissimi esser voi volete
E voi altri cattolici nominati,
Perchè di Cristo gli uomini uccidete!
Perchè de' beni lor son dispogliati!
Perchè Costantinopoli e del mondo
La miglior parte occupa il Turco immondo.

St. 77. Le ricchezze del Turco hai non lontane;
Caccia 'l d' Europa o ALMEN DI GRECIA SNIDA.

» dents que Cadmus sema sur la terre et qui ne devoient produire que
 » des hommes acharnés à se détruire les uns les autres (1) !

» Ces nouvelles et terribles inventions, ces mortels instrumens d'ar-
 » tillerie, n'en ferez-vous pas de glorieuses épreuves contre les murs
 » de Byzance et les côtes de la Turquie !

» Refoulez vers les antres sauvages des monts Caspiens et de la froide
 » Scythie, ces hordes musulmanes qui grossissent sans cesse, menaçant
 » la civilisation de votre belle Europe.

» N'entendez-vous pas les Grecs ! ils appellent vos secours. Les
 » peuples de la Thrace, de la Géorgie, de l'Arménie, vous dénoncent
 » le Turc féroce qui condamne leurs enfans aux pratiques impies de
 » l'Alcoran; esclavage le plus affreux de tous ! Vous vous vantez de
 » votre générosité et de votre bravoure ; consacrez-les donc à punir
 » une telle barbarie, et que des chrétiens ne cherchent plus la gloire
 » coupable de détruire des chrétiens. »

Quand de tels poètes, constitués en représentans de l'opinion pu-
 blique, réclament aussi noblement et aussi solennellement en faveur
 d'un peuple opprimé, leurs chants, répétés dans tous les pays et dans
 tous les âges, deviennent une protestation permanente qui interromp
 la prescription de la tyrannie, si la tyrannie pouvoit jamais acquérir
 des droits.

(1) *As Lusíadas*, canto VII.

St. 9. O miseros christianos! pella ventura
 Sois os dentes de Cadmo desparzidos
 Que huns aos outros se dão a morte dura,
 Sendo todos de hum ventre produzidos!...

St. 12. Aquellas invenções feras e novas
 De instrumentos mortaes de artilheria,
 Já devem de fazer as duras provas.
 Nos muros de Byzancio e de Turquia,
 Fazei que torne lá ás silvestres covas
 Dos Caspios montes e de Scythia fria
 A turca geração, que multiplica
 Na policia da vossa Europa rica.

St. 13. Grecos, Thraces, Armenios, Georgianos
 Bradando-vos estão, que o povo bruto
 Lhe obriga os caros filhos aos profanos
 Preceitos do Alcorão: duro tributo!
 Em castigar os feitos inhumanos
 Vos gloriai de peito forte e astuto:
 E não que rais louvores arrogantes
 De serdes contra os vossos mui possantes.

Ce qui ajoutoit à l'intérêt que l'Arioste, Camoëns et tant d'autres écrivains manifestèrent tour-à-tour en faveur des Grecs, c'est que ces infortunés n'étoient pas indignes d'un tel intérêt. On savoit alors, et M. Fauriel le prouve évidemment aujourd'hui, que les Grecs n'avoient pas accepté le joug impie de l'étranger; la plupart en étoient restés à cette époque de malheur où un peuple, accablé sous l'oppression étrangère, conserve encore le sentiment de ses droits.

Quand le musulman eut étendu son joug sur diverses contrées qui se souvenoient encore d'avoir été la Grèce, trois causes principales maintinrent chez les vaincus le desir et l'espoir de reconquérir leur indépendance.

1.° Ils conservèrent fidèlement leur religion.

2.° Ils conservèrent pareillement leur langue nationale; et un peuple qui, dans ses revers politiques, reste séparé de ses vainqueurs par sa religion et par sa langue, sans renoncer jamais ni à l'une ni à l'autre, échappé tôt ou tard à la domination étrangère: il est opprimé, il peut l'être long-temps; mais il n'est pas encore esclave.

3.° Une autre cause fut l'isolement d'une partie de la population, qui se réfugia dans les montagnes, où la poursuite des Turcs, les périls de sa situation, la maintinrent dans l'habitude et l'exercice de la résistance.

Les chansons que publie aujourd'hui M. Fauriel, et dont les érudits ne connoissoient qu'un petit nombre, prouvent, ainsi que je l'ai annoncé, qu'une partie de la population grecque avoit conservé et transmis le sentiment de ses droits; mais, avant de faire connoître les monumens d'une littérature spéciale, il est indispensable de donner une idée de l'état des Grecs depuis la conquête.

Dans plusieurs pays, et sur-tout dans les plaines, les Grecs avoient subi le joug des musulmans; il leur restoit cependant l'usage de leur idiome et l'exercice quelquefois troublé de leur religion.

Mais des montagnards, tels que ceux de l'Olympe, du Pélion, des Branches thessaliennes du Pinde et des monts Agrapha, avoient résisté avec courage et même avec succès; ils faisoient fréquemment des incursions sur les terres cultivées et contre les villes; ils y pillotent les vainqueurs, et, dans l'occasion, ceux de leurs compatriotes qu'ils accusoient de n'avoir pas assez résisté aux Turcs; ils reçurent de là le nom de KLEPHTES, c'est-à-dire, *voleurs*.

Bientôt le gouvernement turc fut obligé de traiter avec eux. Les uns obtinrent des conditions favorables, et, moyennant un foible tribut, conservèrent leur indépendance; d'autres se maintinrent dans une indépendance absolue.

Le besoin de réprimer les actes de violence, et même de brigandage, que ces klephtes se permettoient, engagea les Grecs de la plaine et les Turcs à établir une sorte de milice, soldée aux frais de la population grecque, mais entièrement composée de Grecs. Ses membres se nommoient ARMATOLES. Elle fut répartie dans les différentes provinces de la Grèce, des bords de l'Axius à l'isthme de Corinthe, et divisée en autant de corps distincts et indépendans l'un de l'autre, qu'il y avoit dans ces provinces de cantons séparés. Chacun de ces corps avoit son capitaine.

Les armatoles, d'abord institués pour maintenir la police et écarter le brigandage des klephtes, eurent bientôt à s'exercer contre les Turcs eux mêmes. Tant qu'il restoit aux Grecs quelque chose à perdre, il restoit aux Turcs quelque chose à ravir : aussi l'histoire des armatoles n'est guère que le triste tableau de leur longue et courageuse lutte contre les pachas. Les armatoles, forcés par les vexations des Turcs de rentrer dans leur état d'indépendance et d'hostilité, redevinrent klephtes, nom qu'ils reprirent comme un titre de gloire. Tantôt foibles et réduits à guerroyer dans les montagnes, tantôt assez forts pour reprendre les villes dont on les avoit chassés, leur passage de la condition d'armatole à celle de klephte étoit si rapide et si fréquent, que les noms d'armatole et de klephte désignèrent indistinctement les Grecs qui se révoltoient contre le gouvernement des Turcs.

Quoique M. Fauriel ne rapporte pas les diverses tentatives que quelques-uns des Grecs faisoient en différens lieux et en divers temps pour se soustraire au joug musulman, je dois parler ici de cette colonie grecque qui, dans le XVII.^e siècle, s'exilant volontairement, chercha un asyle en Europe, et l'obtint du gouvernement génois, qui leur assigna un pays dans l'île de Corse. Ces colons grecs s'y établirent; ils y conservèrent leur langage, leurs mœurs et leur industrie (1); ils y font encore entendre les mêmes chants populaires que M. Fauriel a publiés.

(1) Un ouvrage spécial a été écrit sur les événemens dont les suites déterminèrent les Grecs à s'expatrier. L'histoire de l'île de Corse, par M. de Pommereuil, Berne, 1779, tom. I, p. 118, rapporte qu'ils se nommoient MAINOTES, du petit canton de MAINA, qui jadis faisoit partie du territoire de Lacédémone. Lassés de leurs revers et de leurs malheurs, ils demandèrent un asyle au gouvernement génois, qui leur céda des terrains dans la Corse, à condition de payer le dixième du produit des terres, et cinq livres, monnoie de Gènes, d'imposition par feu. Un vaisseau français les transporta au nombre de huit cents, sous la conduite de leurs chefs, les Stephopoli et les Micaglia. Les territoires

Pour faire apprécier ces chants, M. Fauriel trace avec autant d'érudition que de goût le tableau des mœurs des Grecs; il démêle adroitement et indique les traits qui peuvent être restés de l'ancienne Grèce. Ce tableau est complet, animé, et il faudroit le citer en entier pour en donner une idée convenable. Je me bornerai aux faits suivans, qui expliqueront comment les Grecs modernes ont modifié les idées de la mythologie des anciens. Ils personnifient la peste de deux manières: tantôt ils la représentent sous les traits d'une femme qui va de maison en maison, faisant périr tout ce qu'elle peut toucher; tantôt ils la figurent comme un trio de femmes terribles qui parcourent de concert les villes pour en expulser les habitans. De ces trois femmes, l'une porte un grand registre de papier, l'autre est armée de ciseaux tranchans, et la troisième d'un balai; elles entrent dans les maisons: la première inscrit la mort des victimes, la seconde les blesse de ses ciseaux, et la troisième les balaie. Cette personnification n'est-elle pas une réminiscence traditionnelle des Parques?

« Mais, dit M. Fauriel, de toutes les idées de l'ancienne mythologie » grecque qui se sont perpétuées et vivent encore dans les croyances » actuelles des Grecs, la plus généralement répandue et celle qui fournit » à la poésie le plus d'allusions ou de pensées, c'est celle du vieux » nocher du fleuve d'oubli, celle de Caron. Ici seulement, à l'opposé » de ce qui est arrivé en beaucoup d'autres cas, c'est le nom qui est » resté, et ce sont les attributs qui ont changé. Les Grecs modernes » se figurent la mort comme un vieillard austère, inexorable et chagrin, » qu'ils nomment *Caron*, et auquel ils attribuent l'office de conduire

incultes, assignés à la colonie, étoient ceux de Paoncia, Recida et Siassologna. Bientôt ces territoires, où furent bâtis des villages, devinrent des pays fertiles et abondans. — On lit dans l'Histoire des révolutions de Gènes, par Brequigny, tom. II, p. 384, que la colonie prouva sa reconnaissance envers les Génois, lors des troubles qui éclatèrent en Corse vers 1730. Les Grecs n'abandonnèrent jamais la cause des bienfaiteurs de leurs pères. Fidèles au gouvernement, ils se retirèrent à Rhondholicò, s'y défendirent un an contre les Corses insurgés; enfin la colonie, ne pouvant plus s'y maintenir, s'embarqua pour Ajaccio, laissant vingt-sept Grecs enfermés dans la tour d'Uncivia, qui furent attaqués par deux mille cinq cents Corses, et qui, pendant cinq jours, repoussèrent leurs assauts multipliés. Ils furent enfin obligés d'abandonner le poste et de rejoindre leurs compagnons à Ajaccio. Tous les établissemens furent détruits par les Corses. — Il se trouva à Ajaccio trois cents Grecs en état de porter les armes; le gouvernement génois en prit soin et les enrôla. — Aujourd'hui les restes de la colonie sont à Cargèse et à Ajaccio. Ces Grecs ont conservé leurs mœurs, leurs usages, leur langue et les chants populaires de leur ancienne patrie.

» les morts de ce monde en l'autre. Ainsi c'est le rôle et l'idée de
 » Mercure qu'ils ont mis sous le nom de Caron. Ils considèrent aussi
 » ce triste vieillard comme le dieu de la mort, proprement dit, comme
 » le pouvoir exterminateur des créatures humaines, et à ce titre ils lui
 » supposent la faculté de se transformer en oiseau ou en tout autre
 » animal, sous la forme duquel il lui sera facile de surprendre les im-
 » prudens qui ne songent pas assez à lui.»

M. Fauriel donne des détails également curieux sur la poésie actuelle des Grecs, et sur les formes de leur versification. Il explique les changemens qu'avoit subis l'ancien système : je crois indispensable d'indiquer une des principales observations qu'il fait à ce sujet.

Vers la fin du XI.^e siècle, la poésie grecque subit une innovation remarquable ; l'ancien système de versification fut abandonné, et au vers hexamètre on substitua le vers appelé POLITIQUE, dont le mécanisme repose sur un principe différent et beaucoup plus simple.

Les croisades introduisirent dans l'orient les mœurs et les usages chevaleresques de l'Europe. La Grèce produisit alors des romans écrits dans l'idiome vulgaire et en vers ; ces compositions se resentoient de l'esprit de l'occident. Parmi celles qu'on peut regarder comme d'invention grecque, la plus célèbre et la plus originale s'appelle ÉROTOCRITON, et offre des marques nombreuses et variées de l'influence de la langue italienne sur la langue et la littérature grecques.

J'aurois aimé que M. Fauriel eût expliqué à cette occasion comment l'ancienne langue grecque a, par des altérations successives, été changée en l'idiome actuel dans lequel sont écrites les chansons populaires dont il publie le texte et la traduction. Ce qui est remarquable, c'est que diverses formes grammaticales exceptionnelles se trouvent dans ces nombreuses pièces, quoique composées en différens temps et en différens lieux. On y voit que la désinence du datif grec a été remplacée par une préposition qu'on place au devant du mot ; on y distingue l'absence du futur simple, auquel un futur composé a été substitué, et sur-tout l'absence du présent de l'infinitif, qu'on ne place plus après un autre verbe. Ainsi les Grecs modernes ne disent plus *je veux aimer*, mais *JE VEUX que j'aime*, &c. &c.

M. Fauriel a divisé en trois classes principales les chants populaires de la Grèce :

1.^o Chansons *domestiques* composées à l'occasion des événemens qui intéressent la famille.

2.^o Les chansons *historiques* qui ont rapport à des événemens publics

ou à des faits qui se rattachent aux intérêts communs, tels que les combats des Kélephtes, &c.

3.^o Les chansons *romanesques* ou qui sont purement d'invention.

Je ne suivrai point cette division dans la citation de quelques exemples qui feront juger du ton et du caractère de ces chants.

Je parlerai d'abord de ceux qu'on retrouve encore aujourd'hui parmi les Grecs réfugiés dans la Corse.

La chanson de L'ENLÈVEMENT (1) est relative à un jeune guerrier qui apprend que sa fiancée a été enlevée par un Turc, qui veut la contraindre à devenir sa femme : le Grec arrive au secours de sa maîtresse et la délivre. Cette chanson est une des plus longues du recueil ; M. Fauriel la regarde comme ancienne. A l'appui de son opinion, je dirai qu'elle est encore chantée en Corse par les descendants de la colonie grecque qui s'y établit, il y a cent cinquante ans.

Une autre chanson, pareillement consacrée dans cette colonie, est celle qui, dans le recueil, a pour titre LA JEUNE FILLE VOYAGEUSE (2).

Enfin une troisième chanson, dont j'ai l'air noté, et qui est souvent répétée par les réfugiés de la Corse, est celle qui se rapporte vraisemblablement à l'époque de l'invasion de la Morée. Je la transcris d'après la traduction de M. Fauriel ; elle est intitulée LA MÈRE MORÉATE (3).

« Celui qui veut oïr des plaintes, de tristes lamentations, qu'il aille
 » dans les villes de la Morée, dans les carrefours de la ville ; c'est là
 » que la mère pleure l'enfant, et l'enfant la mère. Les femmes sont
 » assises à la fenêtre et tournent l'œil vers le rivage ; elles gémissent
 » comme des perdrix, s'arrachent les cheveux comme les cannes s'ar-
 » rachent les plumes, et leur vêtement est noir comme l'aile du corbeau ;
 » elles regardent les barques venir, les navires poindre en mer. O
 » vous, navires, vous, chaloupes, ou vous, petites barques, n'auriez-
 » vous pas vu Jean, mon fils Jean ? — Si nous l'avons vu, si nous
 » l'avons rencontré, d'où pouvons-nous le savoir ? Veuillez nous le
 » signaler, et peut-être le reconnoîtrons-nous. — Il étoit grand, il étoit
 » mince, il étoit droit comme un cyprès, et il avoit au petit doigt
 » un bel anneau ; mais plus encore brilloit le doigt que l'anneau. —
 » Hier soir nous l'avons vu sur le sable de la Barbarie ; des oiseaux
 » blancs le mangeoient, des oiseaux noirs l'entouroient, et il y avoit
 » là un oiseau, un bon oiseau qui ne vouloit manger ; mais de ses
 » lèvres desséchées ton fils lui disoit : Oiseau, bon oiseau, mange des

(1) Tom. II, p. 141. — (2) Tom. II, p. 99. — (3) Tom. II, p. 189.

» épaules d'un brave, pour que ton aile devienne grande d'une aune,
 » ta serre d'un empan, et sur tes ailerons j'écrirai trois billets de dou-
 » leur ; l'un sera pour ma mère, l'autre pour ma sœur, et le troisième,
 » le dernier, sera pour ma maîtresse. Ma mère lira le sien et ma sœur
 » pleurera ; ma sœur lira le sien et ma maîtresse pleurera ; ma maîtresse
 » lira le sien et tout le monde pleurera. »

Voici quelques-uns des distiques qui se chantent dans les îles de l'Archipel et dans les villes (1).

6.^o — « Je m'éveille la nuit et j'interroge les astres l'un après l'autre ;
 » oh ! que fait mon ami en cet instant et à chacun de ces instans ! »

8.^o — « Tourne-les vers moi ces yeux doux, ces yeux vainqueurs
 » qui apprivoisent ce qui est sauvage et rendent doux ce qui est amer. »

23.^o — « A table les yeux noirs, les bleus à la fenêtre. »

29.^o — « O brillante lune ! mon cœur est jaloux de toi ; tu vois
 » celui que j'aime, et il est loin de moi ! »

30.^o — « Tu m'as donné un baiser, et je suis devenu malade ;
 » donne-m'en un autre pour que je guérisse, et un autre encore pour
 » que je ne retombe point malade à mourir. »

38.^o — « N'est-ce pas toi qui me disois, *je mourrais si je ne te voyois !*
 » et maintenant je passe devant toi, tu me vois et tu ne me parles
 » même pas. »

La chanson intitulée IMPRÉCATION D'UN AMANT (2) m'a paru digne d'être distinguée :

« Je passe devant ta porte, et te vois fâchée ; je te vois la tête
 » penchée sur la joue droite, et le cœur me bat à te demander quelle
 » est ta peine, afin de te consoler. — Pourquoi m'interroger, infidèle,
 » ne sais-tu pas ce que j'ai ? Ne m'as-tu pas abandonnée et ne cherches-
 » tu pas une autre amie ! — Qui te l'a dit, ô ma perdrix ! qui te l'a dit,
 » ô ma fraîche fontaine ! Oh ! puisse celui qui te l'a dit ne pas vivre
 » une semaine. Si c'est une étoile qui te l'a dit, qu'elle périsse ; si
 » c'est le soleil, qu'il s'obscurcisse ; si c'est une jeune fille, qu'elle ne
 » trouve point d'époux. »

Mais le caractère le plus remarquable de ces nombreuses chansons, c'est le sentiment qui a inspiré les chansons klephtiques et celles qui ont rapport aux malheurs des Souliotes, ou qui sont consacrées aux intérêts communs. M. Fauriel les a placées avec raison en tête du recueil. La III.^o est intitulée JEAN STATHAS (3).

« Un vaisseau noir voguoit du côté de Kassandra ; des voiles noires ;

(1) Tom. II, p. 273, 279, 281, 285. — (2) Tom. II, p. 415. — (3) Tom. I, p. 15.

» un pavillon de la couleur du ciel, l'ombrageoient. A sa rencontre
 » vient une corvette avec un pavillon rouge. — Amène, lui crie-t-elle,
 » baisse tes voiles, lui dit-elle. — Je n'amène point, je n'abaisse point
 » mes voiles : me prenez-vous pour une fiancée, pour une nouvelle
 » mariée, qui va vous faire la révérence; je suis Jean Stathas, le gendre
 » de Boukovallas. Jetez le câble, ô mes braves; présentez la proue du
 » navire; faites couler le sang des Turcs; n'épargnez pas les infidèles!
 » — Les Turcs virent de bord, ils tournent la proue; Jean aborde le
 » premier, le sabre à la main; le sang court sur le lest, la mer devient
 » rouge, et les infidèles se rendent en criant : Alla! Alla! »

La 10.^e porte le titre du TOMBEAU DU KLEPHTE (1).

« Le soleil se couchoit, et Dimos donnoit ses ordres: Vous, mes
 » enfans, allez chercher de l'eau pour votre repas de ce soir; toi,
 » Lamprakis, mon neveu, assieds-toi là, près de moi: tiens, revêts
 » mes armes et sois capitaine; et vous autres, mes braves, prenez mon
 » pauvre, mon cher sabre; coupez de verts branchages, faites-m'en un
 » lit pour que je me couche, et allez me quérir un confesseur à qui je
 » me confesse, à qui je dise tous les péchés que j'ai faits. Je fus trente
 » ans armatole, vingt ans klephte, et maintenant ma mort est venue; je
 » m'en vais mourir. Faites mon tombeau, et faites-le moi large et haut;
 » que j'y puisse combattre debout, et charger mon arme étendue sur le
 » côté. Laissez à droite une fenêtre, pour que les hirondelles viennent
 » m'annoncer le printemps, et les rossignols me chanter le bon mois
 » de mai. »

L'INSCRIPTION DU SABRE DE KONTOGHIANNIS est une chanson
 en quatre vers (2).

A celui qui ne craint point les tyrans,
 Qui est libre dans le monde,
 Et dont la gloire et l'honneur sont la vie,
 A celui-là seul appartient ce sabre.

M. Fauriel, ayant à rapporter les chansons relatives aux illustres et
 malheureux Souliotes, les a fait précéder par un fragment historique
 sous le titre modeste d'argument. Comme historien, M. Fauriel se
 distingue autant que comme critique et traducteur. Sa narration est
 vive, animée, et pleine d'intérêt. Parmi ces chansons je choisis la 5.^e,
 intitulée GUERRES DE SOULI (3):

« Trois oiseaux se sont posés sur la hauteur de Saint-Élie; l'un regarde

(1) Tom. I, p. 57. — (2) Tom. I, p. 91. — (3) Tom. I, p. 299.

» Iannina, l'autre Kaco-Souli, et le troisième et le plus petit se lamente
 » et dit : — Les Albanais se sont rassemblés pour aller contre Kaco-
 » Souli. Trois étendards ont marché, trois étendards de file. L'un est
 » de Moukhtar pacha; l'autre de Mitsobono; le troisième, le plus brave,
 » est celui du sélikhtar; la femme d'un papas les voit venir d'une haute
 » colline. — Où êtes-vous, enfans de Botsaris, enfans de Koutsonikas;
 » Les Albanais tombent sur nous, ils vont nous emmener captifs et
 » nous conduire à Tébélen pour nous faire changer de croyance. —
 » Mais Koutsonikas lui crie d'Avaricos : — Ne crains pas cela, femme
 » de papas; ne te mets pas cela dans l'esprit : tu vas voir une ba-
 » taille et les fusils des Klephtes; tu vas voir de quelle sorte combattent
 » les Klephtes et les Souliotes. — Il n'avoit pas achevé ce discours, il
 » n'avoit pas dit la parole, que vous auriez vu les Turcs fuir à pied
 » et à cheval; les uns fuyoient, les autres disoient : Maudit sois-tu,
 » pacha ! tu nous a causé cet été un grand malheur ; que de gent
 » turque tu as perdue ! que de spahis et d'Albanais ! — Et Botsaris,
 » le sabre à la main, s'écrioit : Viens donc, pacha ! pourquoi es-tu
 » chagrin ! pourquoi fuis-tu ainsi en poste ! Reviens ici dans notre
 » montagne ; reviens dans cette pauvre Kiapha ; viens-y poser ton
 » trône ; viens t'y faire sultan. »

Il n'est pas besoin de dire combien des chants semblables sont propres à entretenir, je ne dirai pas le courage, mais l'audace la plus aventureuse parmi des hommes qui n'ont d'autre état que la guerre, et qui sont sans cesse animés du sentiment et du besoin de l'indépendance.

M. Fauriel, dans un supplément aux *Chants populaires*, a publié diverses pièces qu'il a recueillies pendant le séjour qu'il a fait l'année dernière à Venise et à Trieste ; car il s'est donné tous les soins possibles pour porter son ouvrage au plus grand degré d'intérêt et de perfection. Je crois que s'il avoit connu la chanson suivante, qui est récente et inédite, il l'auroit placée avec empressement dans son recueil.

L'auteur de cette chanson l'avoit consacrée à la mémoire de son gendre, appelé *Notis*, mort dans les combats ; et, en 1823, faisant partie de la troupe de Colocotroni, les deux armées se trouvant près de Corinthe, il s'écarta pour visiter le tombeau de celui qu'il avoit chanté. Des sentinelles des Turcs étoient étendues à l'entour ; il les mit en fuite et se plaça debout sur le tertre, dans l'attitude de la plus profonde douleur, les bras croisés. Bientôt ses compagnons entendirent une décharge de mousquets et on le vit tomber, percé de plusieurs balles, tandis qu'il se livroit au souvenir douloureux des sentimens qui

avoient inspiré cette élégie, intitulée **LES FUNÉRAILLES DU BRAVE** (1).

« O mon gendre ! ô mon brave ! toi qui es mort dans le combat,
 » écoute mes lamentations, écoute les paroles de ma douleur. Cinquante
 » Turcs étoient tombés sous tes coups, et tu avois pris leurs armes ;
 » cinquante autres tirèrent sur toi, et tu tombas blessé. Malgré le
 » fardeau des ans qui pèsent sur moi, je t'ai relevé cependant, et t'ai
 » porté sur cette éminence. Ah ! pourquoi mon destin m'a-t-il abreuvé
 » de vaines espérances ! Pourquoi, pourquoi es-tu mort ! pourquoi ne
 » vis-tu pas encore ! Comment as-tu pu laisser ma fille dans les larmes
 » et dans la douleur ! Comment as-tu pu me délaisser dans ma vieillesse.
 » J'ai creusé ta fosse avec mon épée, et tu y dors ; j'ai jeté de la terre
 » sur toi, pour te préserver de la voracité des animaux. Ah ! si Dieu
 » verse sur toi la rosée des nuages, le printemps te recouvrira de fleurs.
 » O ma fille malheureuse, je t'en apporterai une, afin que tu en res-
 » pires sans cesse le parfum et que tu la tiennes dans ton sein, afin
 » que tu dises : Mon cher Notis reposoit sur mon sein comme cette
 » fleur . . . Il est mort, mais il a vécu honoré et en brave. »

Je terminerai ces citations par un chant intitulé **LA PRISE DE CONSTANTINOPLE**, parce que la fin exprime une espérance, un vœu que les amis de la chrétienté desirent de voir réaliser (2).

« Les Turcs ont pris Constantinople, ils l'ont prise ; ils ont pris
 » Thessalonique, ils ont pris aussi Sainte-Sophie, le grand monastère
 » qui a trois cents clochettes et soixante-deux cloches, et pour chaque
 » cloche un prêtre, pour chaque prêtre un diacre. Au moment où le
 » Saint-Sacrement, où le Roi du monde sortoit du sanctuaire, une voix
 » du ciel descendit par la bouche des Anges. Cessez la psalmodie, re-
 » posez le Saint-Sacrement sur l'autel, et envoyez un message au pays
 » des Francs, pour que les Francs viennent le prendre, pour qu'ils
 » viennent prendre la croix d'or, le saint évangile et la table de l'autel,
 » afin que les Turcs ne la souillent pas. — Quand la Vierge entendit
 » cette voix, toutes ses images se mirent à pleurer. — Calme-toi,
 » ô Vierge, ne te lamente pas, ne pleure pas : avec les ans, avec le
 » temps, toutes ces choses seront de nouveau à toi. »

M. Fauriel, en consacrant son talent, ses soins, son goût et son érudition à faire connoître les chants populaires des Grecs, a pris une place distinguée parmi les littérateurs, et sur-tout parmi les personnes

(1) Elle n'a été communiquée par un jeune poète grec, M. A. Kalbo, qui a publié un recueil estimé d'odes en idiome vulgaire, intitulé **Η ΛΥΡΑ**, dont il a été fait une traduction française. — (2) *Tom. II, p. 339.*

qui ont excité, en faveur de ces opprimés, l'intérêt que leur ont porté depuis les ames nobles et généreuses qui ont reconnu combien ils le méritoient. Si la providence rappelle enfin les Grecs au rang qui leur est dû parmi les nations chrétiennes et civilisées, le nom de M. Fauriel, ainsi que celui d'autres dignés écrivains, sera justement prononcé dans l'histoire de leur succès.

RAYNOUARD.

GRAMMAIRE ARABE VULGAIRE, suivie de dialogues, lettres, actes, &c., à l'usage des élèves de l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes; par A. P. Caussin de Perceval, professeur d'arabe vulgaire. Paris, 1824, viij et 118 pages, et 43 pages de textes arabes, in-4.^o

LES personnes qui ne connoissent que superficiellement la littérature orientale, pourroient s'étonner qu'on eût besoin d'une nouvelle grammaire d'arabe vulgaire, deux ouvrages destinés à l'enseignement de cette langue vivante ayant été publiés en France depuis un assez petit nombre d'années. Le premier, dont l'auteur est le voyageur Savary, a été imprimé aux frais du gouvernement en 1813, en français et en latin, et a eu pour éditeur feu M. Langlès. L'auteur s'étoit proposé de renfermer dans cet ouvrage les élémens de l'arabe savant ou littéral, et ceux de l'arabe vulgaire; mais il n'avoit étudié ni l'un ni l'autre de ces idiomes assez à fond pour exécuter son projet de manière à satisfaire les bons esprits, et l'on pourroit regarder comme perdu l'argent que le gouvernement a consacré à la publication d'un ouvrage aussi imparfait, si les dialogues arabes joints à la grammaire par Savary, et la relation des voyages de Sindbab le marin qu'y a ajoutée M. Langlès, ne donnoient quelque valeur à ce volume. L'autre ouvrage dont je veux parler, est de M. Herbin, jeune orientaliste qu'une mort prématurée a enlevé aux lettres, auxquelles son talent, mûri par l'âge et par des études sérieuses, auroit pu rendre des services plus importans. Sa grammaire de l'arabe vulgaire, composée long-temps après celle de Savary, et publiée cependant dès 1803, sous le titre de *Développemens des principes de la langue arabe moderne*, est un mélange indigeste d'arabe littéral et d'arabe vulgaire, et mériteroit peu d'occuper une place dans la bibliothèque d'un amateur de ce genre de littérature, si l'auteur